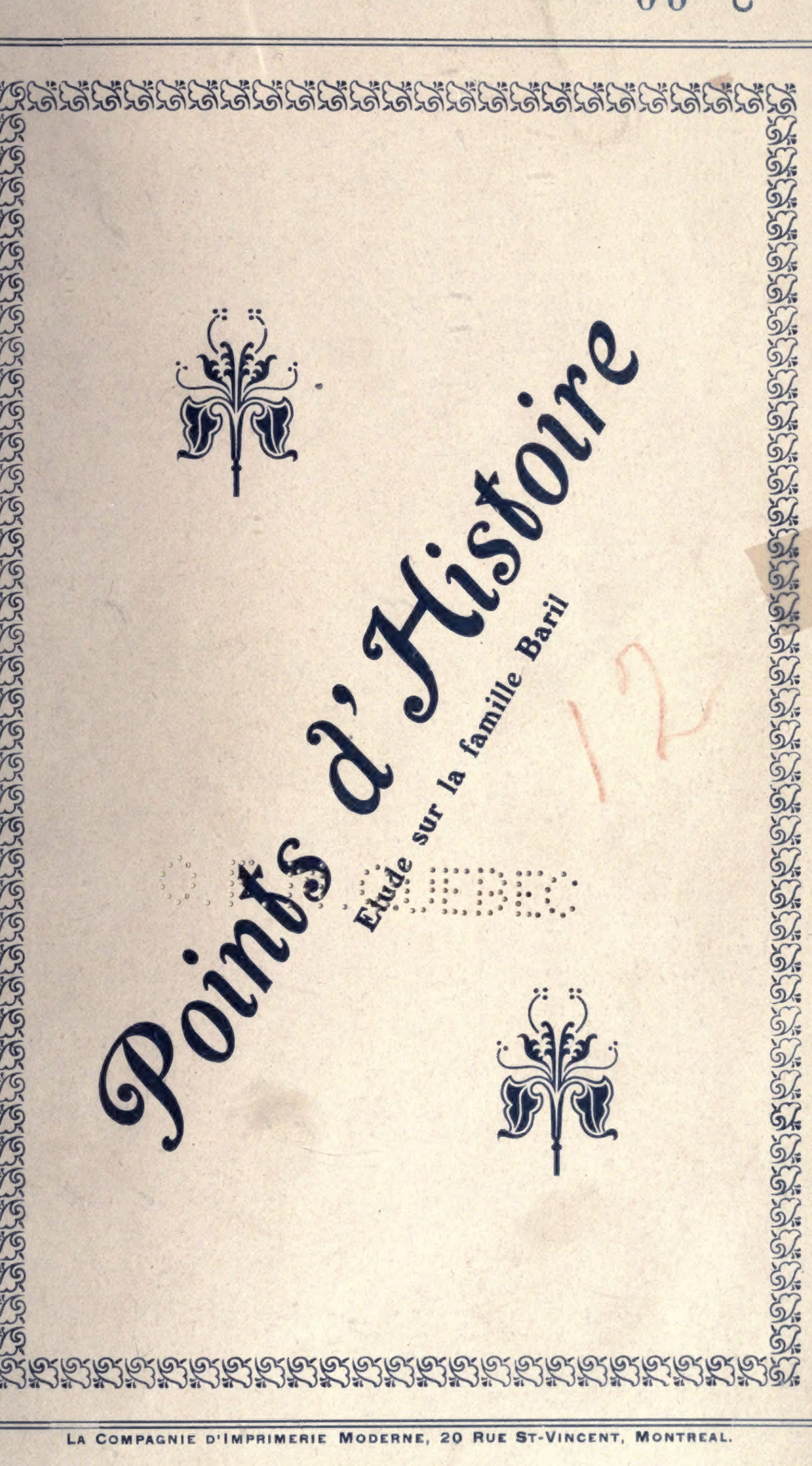
Points d'histoire



LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE MODERNE, 20 RUE ST-VINCENT, MONTREAL.

POINTS D'HISTOIRE

ETUDE SUR LA FAMILLE BARIL



Points d'Histoire

LES ANCETRES.

Dans un jeune pays, à défaut de ruines, on interroge les vieux papiers. La voix des aïeux donne d'utiles enseignements. Leur foi et leur énergie ont créé la patrie. Sur un parchemin jauni, on voit tomber les vieux chênes, défricher la terre, s'élever des autels et des calvaires, et, sur l'onde, glisser le canot sauvage. On entend le canon qui gronde et la cloche de la chapelle sonner un baptême, des fiançailles et des glas.

Au tournant de la route, dans un siècle neuf, il ne faut pas laisser s'éteindre les voix anciennes. Mieux vaut prêter l'oreille à leurs enseignements séculaires.

I

> **On ne voit goutte, on marche à tâtons.... et cependant on roule.... s'il arrive quelques malheurs.... chacun s'en veut retourner en France, et, en même temps, on se marie, on bâtit.**
>
> **(Lettres de la Vén. Marie de l'Incarnation).**

Vers 1670, le sieur Jean Baril était au Cap où il achetait des terres. En 1674, il sollicitait la main de mademoiselle Marie Guillet, septième enfant de monsieur Pierre Guillet, un des premiers colons du Cap. La mère de la jeune fiancée, Jeanne de Launay de Saint-Père, appartenait à une famille de magistrats qui portait dans ses armes : *d'azur à trois fusées d'or, posées en fasce l'une sur l'autre.*

Marie était une enfant de la paroisse. Elle y était née le

13 octobre 1658. Le R. P. Albanel, un des hardis explorateurs de la Baie d'Hudson, l'avait ondoyée, sous le toit paternel, et, quelques jours plus tard, le R. P. Ménard, qui mourra martyr de son dévouement en allant porter la bonne nouvelle du salut aux Outaouais, lui suppléait les cérémonies du baptême, en l'église de l'Immaculée Conception des Trois-Rivières.

C'était à l'époque héroïque de notre histoire. L'oncle de Marie, Mathurin Guillet, voulant se rendre de la ville au Cap-de-la-Madeleine, en descendant par le fleuve, fut attaqué par huit canots iroquois. Il périt sur place avec un de ses compagnons. Les autres furent amenés en captivité (1652). Sa veuve, née Catherine de Saint-Père, épousa Nicolas Rivard dit Lavigne, capitaine de milice de Batiscan. La tante y attira la nièce qui était aussi sa filleule. De plus, monsieur Jean Baril y avait une terre voisine de celle de monsieur le curé.

Au recensement de 1681, nous y trouvons les heureux époux parfaitement installés sur une terre de 20 arpents en valeur. Le maître de céans a 35 ans; son épouse, 22; et trois jeunes plants croissent comme des oliviers à l'ombre du toit familial. Marie-Catherine, alors âgée de six ans, sera, plus tard, madame Jacques Massicot [1]; son frère, Louis, a trois ans, et le petit Jean, qui repose dans le berceau, ne compte qu'un printemps. Parmi les familiers de l'étable, cinq bêtes à cornes. Mais, le bonheur ici-bas est éphémère.

Quelques mois plus tard, en la saison des feuilles mortes, quand l'air est rempli de brises tièdes, que le soleil pâlit et que les arbres, aux teintes multicolores, laissent tomber une à une leur fragile dépouille, la jeune femme, la douce Marie, se coucha dans la tombe et alla dormir au cimetière de Champlain, non loin du regard de la Vierge du Cap.

Après trois années de deuil, le sieur Baril ramenait au foyer désert une autre compagne, Elisabeth Gagnon, veuve du chi-

[1] M. Jacques Massicot demeurait sur une terre de deux lieues de profondeur. Elle est aujourd'hui la propriété de six Massicot, descendants en ligne directe de Jacques. Trois terres se trouvent dans Sainte-Geneviève et les trois autres dans Saint-Prosper.

rurgien Moreau. Dieu bénit cette nouvelle union. Charlevoix écrivait, il y a 180 ans : " Dieu répand sur les mariages, dans ce pays, la bénédiction qu'il répandait sur ceux des patriarches." Outre les trois issus de son premier mariage, huit enfants viendront s'asseoir à la table du père de famille qui, non-seulement, leur coupe le pain quotidien, mais leur taille de riches héritages dans les terres sises en la censive des RR. PP. Jésuites, ainsi qu'à Sainte-Anne, Bécancour, etc. Ils répondent aux noms de Joseph, Mathurin, François, Marie-Anne, Jacques, Pierre-Thomas, Jean et Joseph-Marie.

Faisons une halte sous leur toit hospitalier et lions connaissance avec les vertueux paroissiens qui, vers 1700, vivaient sur les bords de la Batiscan.

" J'irai revoir ma Normandie
C'est le pays qui m'a donné le jour."

Comme les chrétiens de la primitive Eglise, ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme. La charité de Jésus les presse et les parfums de l'amour du Christ embaument tous les actes de leur vie privée et publique. S'agit-il d'une vente ? Le payement se fera à " la Notre-Dame de Mars en pelleterie, argent ou blé." D'un testament ? le testateur " recommande son âme " à Dieu et quand sa sainte volonté sera de l'appeler de ce " monde mortel et transitoire, de vouloir le colloquer avec les " bienheureux, dans son royaume du paradis, invoquant à ces " fins les prières et intercessions de la glorieuse et sacrée " vierge Marie, sa digne mère ; de monsieur saint Michel ; de " monsieur saint Jean, apôtre, évangéliste, etc." Il désire qu'on dise, pour le repos de son âme, quatre-vingts messes de *requiem* et un service solennel le lendemain de son enterrement avec " Matines et Laudes."

II

UN NOUVEAU CLOCHER.

> Quelle joie pour l'homme de feuilleter à sa guise le devis du travail des aïeux.
> (G. d'E.)

Si Jean Baril avait été béni dans ses biens et sa postérité, Dieu l'éprouvait dans ses affections les plus légitimes. Sa vertueuse compagne, la bonne mère de famille, Elisabeth Gagnon, était partie pour le ciel, le 1er mars 1703.

On ne pouvait guère, à la ferme, se passer de l'œil vigilant de la maîtresse de maison. Aussi, l'année de deuil révolue, au retour des fêtes de Pâques 1704, on voyait entrer, sous le toit conjugal, Catherine Dessureaux. Sept enfants viendront s'ajouter à l'ancienne famille.

Le 16 février 1716, par une de ces après-midi ensoleillées qu'on nomme un gai rayon de nos hivers, on pouvait voir une longue file de voitures stationner devant la maison de madame Gailloux de Batiscan. La paroisse entière semblait s'y être donné rendez-vous. Mademoiselle Charlotte Gailloux épousait monsieur François Baril dit Saint-Onge. (1) François était le troisième des fils de Jean Baril et d'Elisabeth Gagnon. Né à Batiscan, le 13 avril 1690, il était alors âgé de 26 ans.

Etaient présents au contrat, monsieur et madame Jean Baril, père et belle-mère du futur époux : ses frères ; Jacques Massicot, son beau-frère ; Raphaël Massicot et François Dessureaux, ses amis ; Antoine Trottier, son voisin ; et de la part de la future

---

(1) Ce nom patronymique porté par François Baril n'indiquerait-il pas une réminiscence saintongeaise? Jusqu'à présent, on ignore de quelle province de la France Jean Baril était originaire. Pierre Gailloux était de Saintes. Les deux familles avaient dû se connaître au vieux pays. Au reste, le surnom de Saint-Onge, donné à François, ne paraît pas être passé à ses descendants.

épouse : dame Marguerite Crête, veuve de Pierre Gailloux, sa mère; Joseph, son frère; Françoise, Madeleine, Marguerite, Catherine Gailloux, ses sœurs; Antoine Lescuyer, Antoine Thiffaut, ses beaux-frères; Gervais Lefebvre, son ami; Daniel Normandin, notaire. Plusieurs autres parents et amis signent le contrat, entre autres Madeleine et Marguerite Guillet, Alexis Marchand, etc.

Dans le même acte, François Baril reconnaît avoir reçu sa part d'héritage lui venant de sa mère, ainsi que ses droits provenant de la succession de ses grands-parents, Robert Gagnon, natif du Perche, et Marie Parenteau, de La Rochelle.

Le jeune ménage fixa sa résidence à la rivière Batiscan, où les messieurs Baril, vaillants défricheurs, avaient trois terres. Une nouvelle paroisse allait bientôt surgir.

Le 15 mai 1723, l'intendant Bégon permet l'érection d'une église sur la terre de Jean Veillet, père (1) Monseigneur de Saint-Vallier la met sous le vocable de sainte Geneviève.

Retenez cette date, braves paroissiens, car elle vous dit :

"Les prêtres vont venir réciter leurs prières
Aux lieux d'où monteront les arceaux triomphants,
Où le Dieu qu'adoraient les pères de nos pères
Bénira les enfants de nos petits enfants." (2)

Ce premier temple n'était qu'une humble chapelle bâtie au bord de l'eau, côté sud-ouest de la rivière à Veillet, sur le terrain occupé aujourd'hui (1904) par M. Anselme Dubé. Le cimetière en était séparé par la rivière qui n'avait alors que quelques pieds de largeur. (3) On y était si pauvre qu'on célébrait la messe à la lueur blafarde de la chandelle, ne pouvant acheter un cierge.

Le premier acte inscrit aux registres porte la signature du

(1) Cette concession de l'intendant Bégon paraît avoir été la source de longues difficultés, qui n'ont pris fin que plus tard, par l'intervention des évêques de Québec.

(2) Botrel.

(3) Notes de M. l'abbé Chs Bellemare.

R. P. Le Sueur, S. J., qui y fait les fonctions curiales. Ce nom est tout auréolé de zèle et de dévouement. Le brave missionnaire a évangélisé et conservé à la France les Abénakis de Bécancour, petit peuple de héros à l'âme française.

Le 9 février 1724, le sieur Jean Baril, arrivé à sa 79ième année, et qui revivait plusieurs fois dans ses petits-fils, s'endormit dans le Seigneur.

Ce brave colon, amené sur nos rives, avant 1670, par un saint missionnaire ou un pieux laïque, avait pris sa part dans le combat de la civilisation contre la barbarie. Il avait défriché, souffert et prié : il mourait en silence; mais sa mémoire est en honneur, et huit générations redisent sa gloire : Bon sang ne peut mentir.

Son fils, François, dit Saint-Onge, recueillit une part de l'héritage paternel. Il était de l'époque des luttes contre les colonies britanniques. Il dut faire partie du contingent de la rivière Batiscan qui fournissait quatre-vingt-treize hommes. Mais, dès qu'il y avait suspension d'armes, le père de famille accourait au logis.

Après la prise d'Oswégo, Montcalm, dans une lettre à sa mère, en date du 14 août 1756, écrit : "Il fallait, dans cette expédition, user de la plus grande diligence pour envoyer les Canadiens faire leur récolte."

La paroisse de Sainte-Geneviève s'augmentait. En 1741, le pasteur résidant était M. l'abbé Pocqueleau; sa ménagère, une pieuse veuve, dame Jean Veillet. Elle avait une fille, nommée Geneviève, à qui M. le curé, pour reconnaître les bons services de la mère et de la fille, donna une terre sur les bords de la Batiscan, non loin de la Rivière-à-la-Lime.

Après le temps des semailles,
Vient le jour des accordailles,

avait dit, un matin, le père François à son fils, François-Marie. Et le jeune homme, à quelque temps de là, le 19 mai 1748, amenait au foyer Geneviève Veillet. Sa femme lui apportait en dot une belle terre. François-Marie, né le 3 novembre 1718,

était le second des enfants de François Baril et de Charlotte Gailloux.

Or, le 24 mai 1749, il y avait grand émoi au village de Sainte-Geneviève. On y saluait Mgr de Pontbriand en visite pastorale. Le jeune couple est mandé au presbytère. Ils s'y trouvèrent en compagnie de plusieurs membres de la famille Veillet. Sur la demande de leur évêque, ils abandonnèrent d'un commun accord leurs prétentions sur le terrain de l'église. Le R. P. Gabriel Marcol, supérieur des Jésuites de Québec et recteur de leur collège, comme seigneur du lieu, donna son consentement. Cette affaire ne fut définitivement réglée qu'en 1790, par un accord entre Michel Veillet et la fabrique de Sainte-Geneviève.

On construisait un nouveau temple au Seigneur, et les murs s'élevaient peu à peu. Ils étaient à la première fenêtre, quand, aux jours néfastes de la guerre, tous les bras valides furent requis sur le champ de bataille. Carillon électrise nos gens; mais, hélas ! ils n'en revinrent pas tous. Outre les morts, que de blessés dans les hôtels-Dieu !

Le 17 juin 1759, monsieur François Baril expire à l'Hôpital Général de Montréal. Une sœur Grise recueille son dernier soupir. Avec Montcalm, il aurait pu écrire : "J'ai eu onze enfants. Il ne m'en reste que six. Dieu veuille les conserver tous et les faire prospérer pour ce monde et pour l'autre."

Le ciel exauça ce vœu, car son fils, François-Marie, vécut dans une honnête aisance jusqu'à l'âge avancé de 96 ans. Il en avait passé six avec Jean Baril, son aïeul; et avant sa mort, arrivée en juillet 1814, il bénissait, entre autres arrière petits-fils, Archange Baril, père du très révérend H. Baril, vicaire général. Ce patriarche avait connu six générations.

III

UNE VISITE AU CURE,

(1785)

> **Dans la carrière apostolique, des épreuves vous attendent. Outre les souffrances communes à toute l'humanité, vous aurez la douleur de vous voir haïs par ceux à qui vous apporterez la paix du ciel avec votre dévouement et votre amour.**
>
> **[M. l'abbé Coubé.]**

Tel fut le sort qui, du moins, il nous semble, attendait M. Laurent Aubry dans sa cure de Sainte-Geneviève. Il avait été ordonné prêtre, le jour de l'Assomption 1784, par Mgr Hubert. Le nouveau pasteur arrivait dans sa paroisse, animé d'un grand zèle et rempli de confiance. Le bourgeois des postes lui avait promis pour ses missions quatorze cents livres. Il ne lui en donna que cinq cents. D'autres amis lui avaient prêté de l'argent; mais il fallait le rendre, et la dîme était modique, les récoltes manquant. ([1]) Pourtant, les paroissiens étaient bien désireux d'avoir un curé. Le presbytère qui se trouvait alors à une centaine de pieds à l'est du presbytère actuel et quarante pieds plus en avant ([2]) avait été construit en 1770, au prix de bien des sacrifices. A peine M. Aubry y fut-il installé que l'homme ennemi sema la zizanie dans le champ du père de famille. Il n'est pas jusqu'à une misérable carriole couverte qui n'excitât l'envie de quelques paroissiens malveillants. L'inconscient véhicule fut dénoncé à l'évêché de Québec. Lisons sa défense. La parole est au curé:

" Maladif comme je suis, et pour me mettre à l'abri des in-
" jures du temps de l'hiver, surtout pour aller aux malades la

---

[1] **Archives de l'Evêché.**

[2] **Notes manuscrites du R. Chs Bellemare.**

" nuit, je pris le parti, l'automne dernier, de me faire faire une " carriole couverte ; mais sans aucun frais, car elle ne m'a " coûté que 4 aulnes de toile, 3 verges de flanelle, 700 broquet- "tes, ½ lb. de noir de fumée.

"Elle a été faite chez moi, à la vue de tous mes paroissiens, " par François Tremblay.

. . . .

" De plus, Monseigneur, la dite carriole couverte, toute bar- " bouillée de noir, annonce beaucoup plus le deuil que le luxe. " Si Votre Grandeur la voyait, elle approuverait bien ce que je " dis."

Il est à croire que le lugubre carrosse trouva grâce devant les autorités.

En 1791, la petite vérole éclata dans la paroisse. Ce fut une panique. Du mois de février au mois de mai, un grand nombre de personnes s'abstinrent d'aller à l'église. Sur les derniers jours de la quinzaine de Pâques, le bon curé fatigué d'attendre les paroissiens leur fit dire qu'il les rencontrerait " dans une " maison où les gens s'en gardaient—ne l'ayant point eue— " j'irai vous y confesser, après avoir changé d'habit". [1] Ils acceptèrent le rendez-vous; mais ne voulurent point promettre de retourner à l'église. M. Aubry ne trouvait pas leur crainte fondée, " la petite vérole est des plus bénignes. Sur cent per- " sonnes qui en ont été atteintes, deux seulement sont mortes."

Un matin, M. François Baril frappe à la porte du presbytère. Il est introduit auprès du pasteur.

— Je vous souhaite le bon jour, monsieur le curé.

— C'est vous, monsieur François. Comment va la santé ?

— Elle est assez bonne, Dieu merci, et la vôtre, monsieur le curé ?

— Ne vous en déplaise; mais je trouve la besogne rude. La cure de Sainte-Geneviève a été nommée avec raison "cure de pénitence". Sans parler de l'extrême pauvreté de cette paroisse, de sa vaste étendue, des incommodités de sa desserte, tels que les

---

[1] Archives de l'Evêché.

chemins, les côtes, les ravelines, les villages escarpés et les rochers,—obstacles que je compterais pour peu de choses,—j'ai à lutter contre la mutinerie des gens. ([1])

— Tenez, Monsieur le Curé, vous ne connaissez pas le capitaine Belletête. Il ne cherche qu'à créer des embarras, et il n'est malheureusement que trop soutenu dans les circonstances. Mais, prenez patience, et bientôt vos ouailles rentreront dans le devoir.

Cette prédiction du brave homme ne tarda pas à s'accomplir, du moins pour cette fois.

— Mais vous, Monsieur François, vous venez payer votre dîme, sans doute, et je vous reçois fort mal.

—N'en ayez souci, Monsieur le Curé. Je vous annonce de plus le retour de mon gendre. C'est une grande joie pour toute la famille.

— Vraiment ? C'est une bonne nouvelle. Je me réjouis avec vous tous, et j'espère faire bientôt sa connaissance.

Antoine Lavau, marié à Charlotte Baril, s'était engagé dans l'armée américaine. (1775) Fait prisonnier par les troupes anglaises, il ne fut mis en liberté qu'après la proclamation du traité de Versailles. Il reçut de ses chefs, sous la signature de Georges Washington, avec une décoration militaire, un certificat disant qu'il avait fidèlement servi dans l'armée des Etats-Unis, pendant six ans et neuf mois, et que, n'étant engagé que pour le temps de la guerre, il recouvrait sa liberté.

On conçoit les joies du retour sous le toit familial.

— Puis, ce n'est pas tout, reprit le père François. Comme un bonheur ne vient jamais seul, si vous n'y voyez pas d'obstacles, mon fils, Jean-Baptiste, viendra ces jours-ci mettre les bans à l'église.

— Ah ! ça, les affaires vont donc bien à la Rivière-à-la-Lime ?

— Pas mal, Monsieur le Curé. La terre de Jean-Baptiste, qui a six arpents sur vingt-cinq, sera assez productive, j'espère.

— Eh bien ! je bénirai volontiers le mariage de votre fils, avec mademoiselle Judith Baribeau, sans doute ?

---

[1] Archives de l'Evêché.

— Précisément. Puis, si c'était un effet de votre bonté de me donner un reçu pour ma rente de banc. Les marguillers me font du mauvais temps à ce propos.

— Volontiers. J'y ai pensé, il est tout préparé. Le voici. Et il remit l'écrit suivant:

"Je certifie que le 20 novembre 1758, M. Lagroix, ancien "curé de cette paroisse, a concédé à François Baril, pour toute "sa vie et celle de son épouse, le banc qui est derrière celui de "J. Lefebvre, à raison de trente livres payées comptant, et trois "livres de rente annuelle payables à l'Immaculée Conception "de la très sainte Vierge.

"Laurent Aubry, prêtre, curé."

Dans l'été de 1792, M. Aubry écrit à Québec : "Ma paroisse "n'étant formée que de coteaux de sable, tous les grains pré- "sents, vu l'extrême sécheresse, sont tout à fait brûlés, de sorte "que je suis persuadé que la paroisse ne donnera pas soixante "minots de blé de dîme, de la récolte à venir. Les sauterelles "en ont mangé une partie, les vers, une autre, et l'ardeur du "soleil a consumé le reste. Il n'y a presque plus rien dans les "champs. Rien n'est plus triste à voir." Mais pour le curé, la plus grande misère était l'insurbordination de personnes influentes.

A l'automne de 1792, il fut nommé à la cure de Contrecœur, ou il demeura de longues années. Il célébra, en 1834, son jubilé sacerdotal et mourut au Sault-au-Récollet, en 1839. Il était l'oncle des trois messieurs Luc, Clément et Joseph Aubry qui virent eux aussi leurs noces d'or de prêtrise.

IV

A LA RIVIERE-A-LA-LIME.

Défricher, labourer, semer, c'est la noblesse de la main de l'homme. C'est presque aussi beau que porter le drapeau.
(Laure Conan. *L'oublié*)

François-Marie Baril avait quatre frères et six sœurs. Trois de ces dernières, Marie, Charlotte et Marguerite, tendres fleurs, furent transplantées au ciel, au printemps de la vie. Catherine épousa Joseph Ayot et mourut en 1788; Marie-Josephe unit son sort à Louis Ricard, en 1753, et Marie-Anne s'allia, l'année suivante, à Pierre Cossette. De ses quatre frères, Charles mourut dans sa douzième année; Jean-Baptiste se noya en se baignant, à l'âge de vingt-quatre ans; Louis-Joseph épousa Anne Thiffaut et Michel, croyons-nous, resta célibataire. ([1])

Jusqu'en 1787, M. François Baril vaqua à ses affaires et se rendit régulièrement au manoir seigneurial pour payer ses cens et rentes. Le R. P. Cazot, S. J., lui donnait un reçu. Passé cette date, son fils, Jean-Baptiste, paraît agir comme le chef de la famille. Il a beaucoup d'énergie et il règne en souverain sur son domaine.

A quatre milles environ de son embouchure, la rivière Batiscan reçoit au passage la Rivière-à-la-Lime, encaissée dans une

([1]) De son mariage avec Geneviève Veillet, François Baril eût dix enfants: J.-Baptiste qui épousa, en janvier 1785, Judith Baribeau; Charlotte, mariée à Antoine Lavau; Ursule qui épousa François Ricard; Catherine qui devint Mme Etienne Deschamps; Geneviève, Mme J.-Baptiste Baribeau; Françoise, Mme Pierre Veillet; Josephte, Suzanne, Michel et François qui se maria d'abord à Geneviève Bonenfant, puis à Marie-Anne Adam. Devenu veuf une seconde fois, il épousa en 1802, Madeleine Lefebvre. Il vécut jusqu'en 1840; à sa mort, il était âgé de 83 ans.

étroite vallée. Quantité de fer limoneux se trouve sur ses bords, ce qui sans doute lui aurait valu son nom. — Non pas, répond la tradition. Il y avait là, autrefois, des scieries, et les gens s'y rendaient pour faire limer leurs scies, leurs *égoïnes,* d'où " Rivière-à-la-Lime."

Sur un plateau élevé, Jean-Baptiste Baril construisit une maison rouge de trente-cinq pieds sur trente, à un étage, avec toit à larges auvents. Ses terres formant un triangle de deux cent-dix arpents en superficie, étaient baignées ici par la Batiscan qui se déroule magnifique comme un ruban d'argent, là par la Rivière-à-la-Lime. D'aussi loin que le regard embrassât l'horizon, il n'apercevait que bois touffus et le grand ciel aux couleurs brillantes ou doucement fondues.

La forêt était encore à cette époque la première occupante du sol, il fallait l'en déloger. Jean-Baptiste — quel beau nom pour un défricheur !—prit la hache, travailla pendant quarante ans

" Et les éclats de bois volant sous les coups
" Fit autant de morceaux de pain tendre pour nous,"

pourront dire ses enfants. De nombreuses dépendances vinrent s'ajouter à la ferme. Il construisit pour le compte de M. Joseph Drapeau, riche négociant de Québec, un moulin à scie qu'il acheta bientôt de ses deniers.

" Puis crânement, sur la toiture,
Comme un noble arbore un blason,
D'une meule en miniature,
Il girouetta sa maison."

Le logis se peuplait peu à peu. Le premier enfant, un petit Jean, fut député vers le ciel, à l'âge de deux jours. Il était remplacé l'année suivante par J.-B. Archange, né le 4 mars 1787, puis vinrent Abraham, François, Judith et Angèle.

La population de Sainte-Geneviève était, en 1790, de 713 âmes. Trois ans plus tard. Jean-Baptiste était marguillier.

M. Jean était curé. Les sauterelles dévastaient de nouveau la campagne, et on faisait violence au ciel pour obtenir miséricorde. Le pasteur écrit à l'évêque de Québec : "La paroisse est affligé de ce fléau depuis quatre ans. M. Germain l'en a déjà délivrée. Il s'en faut que j'aie la sainteté de ce révérend. Toute la confiance des paroissiens est dans leur évêque. Ils sont prêts à faire les jeûnes et les humiliations que vous leur imposerez, afin d'apaiser la colère du Seigneur." (9 juin 1793). Et vingt jours plus tard : "On a fait tout ce que Votre Grandeur a ordonné : jeûne, abstinence, grand'messe, procession et bénédiction de quelques champs... Mais les sauterelles faisant un dégât plus grand, veuillez, Monseigneur, écrire à mes pauvres gens pour leur apprendre à bénir la main du Seigneur qui les afflige." Il est beau, il est édifiant ce cri d'une population chrétienne ! Dieu va venir au secours de son peuple.

De riches capitalistes, MM. Dunn, Craigie, Frobisher et Coffin établirent une fonderie sur la rive Est de la rivière Batiscan. "Elle est composée, dit Bouchette, d'une fournaise "ou d'un bâtiment pour fondre la mine, d'un autre pour couler "le fer, de deux forges, de maisons d'habitation et de différents "autres bâtiments — on en exporte des gueuses et du fer en "barre — cet établissement ouvre un champ au travail et à "l'industrie."

Jean-Baptiste Baril en tira parti. Il acheta de nouvelles terres au nord-ouest de la rivière des Chûtes, et devint tenancier des propriétaires des forges. M. B. Frobisher lui signe, le 20 mai 1812, un reçu "de la somme de trente et un chelins pour cens et rentes depuis le 11 novembre 1802 jusqu'au 11 novembre dernier."

Le 18 septembre 1800, M. le grand vicaire Noiseux, curé des Trois-Rivières, bénissait, dans l'église de Sainte-Geneviève, une cloche du poids de trois cent trente-deux livres. L'honorable Lanaudière et madame Thomas Coffin, née Marguerite de Tonnancourt, étaient parrain et marraine. La cloche reçut au baptême le nom de Marguerite. Dans l'étude que nous faisons de la famille Baril, il fallait consigner cette date, car ce sera

cette cloche qui pendant trois quarts de siècle annoncera les jours marqués d'une plus grande grâce dans la vie de chacun de ses membres.

Nous vous saluons dans vos tours aériennes,

"Grandes voix qui mettez une âme dans l'espace,
Qui tour à tour chantez ou gémissez sur nous,
Et qui vibrez d'amour à chaque heure où la grâce
Descend du sein de Dieu, sur la foule à genoux." (1)

Cette cloche a vu son centenaire. A quatre cent cinquante pieds au-dessus du niveau du fleuve, dans le clocher de Saint-Jacques des Piles, elle est encore la vaillante messagère qui convie les populations à la prière. Elle chante comme il y a cent ans : Braves Canadiens, aimez Dieu, restez au pays !

En 1803, par une chaude journée de juin, monsieur J. Baptiste Baril salua sous son toit monsieur Louis Cossette accompagné de son grand-père maternel, M. Prisque Trépanier. Le jeune homme se dirigeait vers le nord-ouest de la Rivière-à-la-Lime. Il allait ouvrir la première terre de la future paroisse de Saint-Narcisse. On félicita le nouveau colon et on l'encouragea. Le grand-père le conduisit à une distance d'une lieue où il le laissa à la garde de Dieu. Désormais, les messieurs Baril virent passer et repasser le pionnier qui transportait à son cabanon, construit près de la rivière des Chûtes, diverses provisions. On échangeait un amical boujour, on s'entr'aidait au besoin et la colonisation marchait.

Pierre Brouillet, beau-frère de Cossette, vint le rejoindre. "A eux deux, ils parvinrent à frayer ou *efferdocher* le petit chemin de pied tracé en partie par les chasseurs, qui allait en droite ligne de leurs terres à Sainte-Geneviève, au lieu appelé la Rivière-à-la-Lime, de manière à pouvoir y passer en voiture, quoique misérablement, comme on le suppose, dès l'été de 1805." (2)

---

(1) Marie Jenna.

(2) "Le Trifluvien", juillet 1903.

V

L'AUTEL ET LE FOYER AU SEUIL DU XIXe SIECLE.

Chez nous, partout rayonne encor
La naïve foi des ancêtres :
Grâce à nos prêtres,
Nous garderons ce cher trésor.
Nérée Beauchemin.

En 1802, la paroisse de Sainte-Geneviève avait pour curé Messire Pierre-Olivier Langlois-Germain, frère du premier trappiste canadien. Ce bon prêtre jouissait d'une grande réputation de sainteté. Il fut remplacé, en 1805, par M. Dorval qui desservit la paroisse pendant sept ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort arrivée le 20 août 1812. Il fut inhumé dans l'église. Cette semence de mort fut pour ses ouailles un germe d'immortalité. Comme il connaissait les besoins de son peuple, il alla plaider leur cause auprès du trône de Dieu.

Son successeur fut M. Lebourdais "grand chasseur devant l'Eternel." Il desservait en même temps Batiscan. Il dut bientôt céder la cure de Sainte-Geneviève à M. Hot.

Ce prêtre zélé entrait en fonction dans un moment pénible. La disette se faisait sentir dans tout le pays. "Plusieurs familles, écrivait-il à Mgr Plessis, s'estimeraient heureuses maintenant d'avoir, comme l'année dernière, quelques minots d'avoine à lessiver pour passer l'été." (14 mai 1814).

Puis, à la date du 18 décembre: — "Une grande partie de la paroisse est malade de la maladie des voyages et quelques-uns en sont morts dans les bateaux mêmes. Les corvées du gouvernement fatiguent considérablement ces endroits-ci; il faudra partir de nouveau ce printemps."

La guerre et l'interruption des travaux des Forges survenue à la même époque ajoutaient à la détresse publique : Mais ces fléaux réunis n'empêchaient pas les jeunes Canadiens de s'amu-

ser. M. Viau, alors desservant, et futur grand vicaire de Monseigneur de Montréal, s'informe auprès de l'évêque de Québec s'il peut faire faire les Pâques à des jeunes gens qui ont fêté le mercredi des Cendres, c'est-à-dire qui se sont rassemblés pour manger des crêpes à la mélasse et qui se sont divertis sans danser."

Monseigneur Plessis fit sa première visite pastorale à Sainte-Geneviève en 1807. Il y revint en 1818 et pour la dernière fois en 1824. Sous cette forte direction, la paroisse va s'agrandir, les partis s'apaiser et une ère nouvelle se lever.

Mais n'escomptons pas l'avenir, et revenons à la Rivière-à-la-Lime, au foyer de la famille Baril.

Le patrimoine du père Jean-Baptiste s'est arrondi. Judith, sa fille aînée, a épousé le 11 août 1811, Monsieur Pierre Rivard, de la rivière à Veillet. Les Rivard avaient été les premiers habitants de Batiscan et étaient alliés aux Lesieur Desaulniers, seigneurs d'Yamachiche. La mère de Pierre Rivard, née Marguerite Landry, était Acadienne. Mademoiselle Baril apportait en dot : son lit, son coffre, 400 livres, de plus son rouet comme

"Au vieux temps qui valait le nôtre,
Et qu'on regrette, s'il vous plaît,
Où la reine, tout comme une autre,
Tenait sa quenouille et filait." (1)

Six mois plus tard, le 25 janvier 1812, elle était remplacée sous le toit familial. Archange Baril, fils aîné de Jean-Baptiste, épousait mademoiselle Marie Trudel, fille de Gabriel et de Marie Trépanier. Cette famille, originaire du Perche, s'était établie à la Pointe-aux-Trembles et n'habitait Sainte-Geneviève que depuis 1757. Elle y tint dès lors un rang distingué. Braves cultivateurs, ils se rendirent utiles au pays. Olivier, oncle de la jeune femme, représenta le comté au parlement. David, frère du précédent, était major, et Augustin, un autre membre de la famille, était notaire à Sainte-Anne.

(1) François Coppée.

Le père Jean-Baptiste Baril avait donné à son fils, Archange, qui demeurait à la maison paternelle, une terre du côté sud de la petite rivière des Chutes, mesurant trois arpents de front sur trente de profondeur. Les bons parents, heureux de se voir revivre dans leur postérité, nommèrent Archange leur légataire universel.

Abraham, le second des fils, était établi sur une terre qui mesurait quatre arpents de front sur vingt et un de profondeur. Le contrat dit : " Prenant par devant à l'ancienne ligne seigneuriale ou à des champs bourdillons." Aujourd'hui, cette propriété se trouve sur les confins de la paroisse de Sainte-Geneviève.

Abraham Baril avait épousé, le 24 mai 1818, Marie Massicotte. Il mourut en 1875 âgé de quatre-vingt-six ans.

François reçut pour sa part d'héritage une terre dans la Rivière-à-la-Lime, désignée aujourd'hui sous le numéro 622 du cadastre officiel. C'est un militaire. Il a fait la campagne de 1812-1815, dans le 4ème bataillon. En reconnaissance des services rendus au pays, le gouvernement lui alloua une pension annuelle de trente piastres.

Doué d'une belle voix, il fait entendre, dans le saint lieu, les louanges du Seigneur, et dans les réunions de famille des couplets fort appréciés. Spirituel narrateur, il amuse son monde, et jusque sur le retour de l'âge, il intéressera son auditoire par le récit de ses voyages.

A la grande édification de toute la paroisse, on vit pendant plusieurs années ce vénérable octogénaire communier à la grand'messe des dimanches et fêtes, comme cela se pratiquait autrefois dans nos campagnes. Enveloppé de son surplis moins blanc que ses beaux cheveux, il quittait à l'*Agnus Dei* sa place au chœur et venait s'agenouiller au pied de l'autel pour recevoir avec ferveur et recueillement son Seigneur et son Dieu.

Il s'éteignit doucement au milieu des siens, le 12 novembre 1886, âgé de quatre-vingt-quinze ans.

Angèle, la dernière fille, était devenue depuis le 28 février 1824, Madame Joseph Massicotte.

A la maison rouge, sous les yeux des grands-parents, croissait la jeune famille d'Archange Baril et de Marie Trudel, Six enfants leur étaient nés. Deux avaient été moissonnés pour le ciel dès leur bas âge; mais grandes étaient les espérances que l'on fondait sur Jean-Baptiste-Archange, Athanase, Mathilde et Eulalie.

L'heure de Dieu va sonner... La mort cette fois enlève le père de famille. Le 17 janvier 1826, Archange Baril, âgé de trente-neuf ans, quittait la terre pour un monde meilleur. Les yeux fixés sur le crucifix suspendu au chevet funèbre, sa veuve éplorée, quatre orphelins, son père et sa mère inclinent la tête sous la main paternelle de Dieu.

Jean-Baptiste, ce vaillant défricheur que nous avons vu si courageux, au début de sa carrière, fléchit sous le poids de la douleur. Il ne se consola pas de la mort de son fils, et un an plus tard, le 22 septembre 1827, un nouveau cercueil de chêne quittait la maison pour le cimetière.

L'officiant aux funérailles était le révérend F.-X. Côté. Ce vertueux prêtre, vénéré dans tout le pays, et que Mgr Cooke avait surnommé "le Pilier de l'Episcopat," était arrivé à Sainte-Geneviève un vendredi, le 17 octobre 1818. Son voyage, à partir des Eboulements qu'il quittait, jusqu'à son arrivée dans sa nouvelle cure, est toute une odyssée. Le bâtiment à voile, chargé du ménage de la mère du curé, passe à grande vitesse devant la rivière Batiscan, poursuit sa course et va s'arrêter "au pied du Richelieu." M. Côté écrit à Mgr Plessis : "Ma mère ne veut rien payer pour faire monter le bâtiment dans "la rivière. Elle pleure, elle se désole, elle ne veut pas rester "à Sainte-Geneviève." Peu à peu, elle se réconcilia avec sa position. M. Côté, lui, trouvait que son champ d'action était bien vaste : "Quant à l'ouvrage, écrit-il, je n'en manque pas, surtout quand il faut partir pour la rivière des Envies, pour assister les malades, comme il m'est arrivé la veille du jeudi saint, dans la nuit, à la dernière maison, dans le haut de la rivière; les chemins horribles ! Le samedi saint au matin, en arrivant, un autre malade, en bas de Batiscan, l'Office ensuite... *Ad majorem Dei gloriam.*" (2 avril 1820).

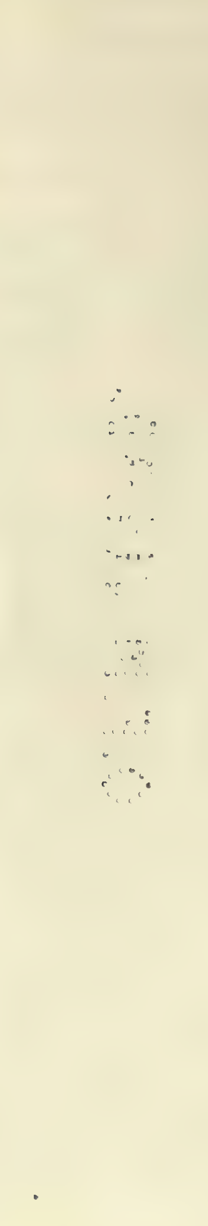
L'automne suivant, il envoyait à Mgr Plessis quatorze minots de noix : " J'ai eu le temps de devancer la cage que le capi-" taine Leblond mène à Québec et d'aller en faire cueillir pour " les mettre sur cette cage en passant.

" J'ai recommandé au capitaine Leblond de rapporter mes " poches, *rien de plus.*" (3 octobre 1821).

Le bon M. Côté prit à cœur les intérêts de ses paroissiens, et non content de les diriger, au besoin, il allait de l'avant. En 1822, il signa une requête pour demander des routes. M. Antrobus, grand-voyer, se rend à la demande de MM. Louis Vermette, Laurent Saint-Arnaud, François Germain et Messire F.-X. Côté. Il obtient aussi à son grand bonheur l'érection civile de la paroisse Saint-Stanislas. Le zèle de la maison du Seigneur dévore le saint prêtre. Il embellit son église et place une statue de sainte Geneviève au frontispice. Depuis, la vierge de Nanterre veille sur le pasteur et le troupeau. Il demande les quarante heures d'été, parce que Champlain a celles des jours gras. L'érection du chemin de la croix fut une de ses consolations. Cette voie douloureuse érigée en plein air, sur la terre de M. Frs. Germain Magny, était suivie religieusement, non seulement par les paroissiens, mais aussi par les populations avoisinantes.

La charité pour les pauvres, sa compassion pour les malades étreignaient son grand cœur. Bientôt la réputation du saint curé franchit la paroisse, et on lui amenait de tous côtés des malades pour être guéris. Il priait beaucoup et la foi des gens était grande; aussi, nombreuses étaient les guérisons. Si l'évêque, alarmé de la réputation grandissante du nouveau thaumaturge, lui conseillait de ne plus soigner le corps, mais de se borner à guérir l'âme, il alléguait l'exemple de saint Luc qui était tout à la fois apôtre et médecin.

Tel fut le guide, l'ami, le conseiller que Dieu donna pendant quarante-quatre ans à la famille Baril. Elle lui rendit ses paternelles bontés en respectueuse vénération, en filiale confiance et par un dévouement sans bornes.



VI

A LA RIVIERE VEILLET.

> **On demandait à un chef iroquois de partir avec sa tribu et d'aller occuper un autre territoire : "Comment ferais-je, demanda-t-il, est-ce que je puis dire à ceux que je laisserais ici, dans la tombe : levez-vous et suivez mes pas." Nous devons faire, à notre manière, ce qu'entendait ce barbare dans sa langue figurée. Il faut recueillir la partie de l'histoire du passé qui nous touche de plus près, la répandre écrite, imprimée afin d'en conserver le souvenir.**
>
> **B. SULTE.**

Le décor: de riants coteaux tout festonnés de beaux ravins, une nature douce et paisible; dans le lointain, le rang de la montagne, couronné d'arbres, un ruisseau qui descend lentement des Laurentides, se creuse un lit dans une vallée ombreuse et va se perdre dans la rivière Batiscan. De-ci, de-là, des carrés de seigle, d'avoine, de blé et d'orge répandent partout la bonne odeur des champs.

A trois milles de son embouchure, le ruisseau-rivière est coupé par la chaussée du moulin Marchand. Si nous avions gravi, en 1830, la côte agreste qui mène à la grand'route, nous nous serions trouvés chez monsieur Pierre Rivard. La mort lui a ravi son épouse. Huit enfants : Pierre, Marguerite, Noël, Des Anges, Denise, Judith, Olive et Clairina pleurent une mère bien aimée.

Oui, cette femme forte, cette vaillante ménagère, Judith Baril, à trente-sept ans, trois mois après la mort de son frère Archange, s'en allait elle aussi vers la céleste patrie. Au moins aura-t-elle, à son heure dernière, entrevu que sa petite Olive, alors âgée de deux ans, serait la mère du troisième évêque des Trois-Rivières et d'une belle couronne de prêtres et de religieuses ? Mais, ces visions sont plutôt du ciel que de la terre...

Les orphelins, à la date où nous les présentons, avaient retrouvé une seconde mère dans leur tante dévouée. Madame veuve Archange Baril avait épousé, le 14 janvier 1828, monsieur Pierre Rivard.

Il fut triste pour la grand'mère Baril, née Judith Baribeau, pour madame Archange Baril et pour ses quatre enfants l'exode de la Rivière-à-la-Lime. Ces biens inventoriés pour le compte des mineurs, la criée publique, puis l'adieu à cette terre "qui fleure le parfum du souvenir," cette terre faite de la sueur des aïeux, eux qui ont tant travaillé pour, à un arpent de terre unir un autre arpent ! Quitter cette maison de famille bâtie par l'aïeul ! Madame Baril racheta les meubles faits par son mari : une commode en érable piquée, un sofa avec dossier et autres. Ils sont encore conservés dans la famille. Après un siècle, ils défient les ravages du temps. On emporta aussi la pendule qui, dans sa longue boîte enfermée, avait sonné d'abord les heures joyeuses, puis d'autres, hélas ! si lugubres.

"Et l'on repart, le cœur serré, des pleurs aux yeux
"Rien qu'à quitter des murs, un verger solitaire,
"Des bêtes, des voisins qui connurent nos vieux,
"Des arbres dont le front nous fait un signe austère,
"Comme pour nous montrer leurs pieds pris dans la terre
Où reposent tous les aïeux."

Mais les deux familles vont connaître des jours plus heureux et voir se vérifier une fois de plus cet oracle de nos livres saints : "Parce qu'ils ont semé dans les larmes, ils récolteront dans la joie."

Monsieur Pierre Rivard s'entend en agriculture. Il connaît bien les terres de la paroisse et, d'année en année, il agrandit ses biens-fonds pour établir sa nombreuse famille.

Elle s'augmente. De son second mariage, trois autres enfants lui sont nés : Aurélie, Aurèle et Léger. Ses fils et ses beaux-fils secondent son travail, et c'est merveille comment, "dans ce logis, on sent la douce chaleur des foyers où l'on s'aime." La mère, vive. industrieuse, diligente comme l'abeille, voit le confort régner partout dans son domaine.

Tout en travaillant beaucoup, on y jouissait de l'aisance du gentilhomme-fermier. A cette époque, les moulins à battre, les faucheuses, les moissonneuses étaient à venir. Mais le travail était uni à une franche gaieté, à cet entrain qu'on y apportait. Ainsi le battage au fléau, le foulage de l'étoffe, le broyage du lin se faisaient en cadence, aux sons animés d'un chant canadien. Les corvées étaient fréquentes. On se prêtait mutuellement assistance et le réveillon légendaire couronnait toute fête.

Voici un beau souvenir : tous les ans, en juin, alors que tout dans la nature, depuis le modeste brin d'herbe jusqu'au chêne séculaire exhale vers le tabernacle du ciel les effluves mystérieux de milliers d'encensoirs ; à l'heure où la cloche de l'église réunissait au village, les fidèles pour le salut solennel de l'octave du Saint-Sacrement, à la rivière Veillet, le son du cor retentissait et tout le hameau se groupait au pied de la croix. Le grand-père Rivard faisait à haute voix la prière du soir. Qu'elle est belle cette scène religieuse, en plein air ! ce patriarche entouré de sa famille, des voisins et amis—à la rivière Veillet, c'est tout un—priant Dieu de bénir les travaux des champs, d'éloigner les noirs orages et de donner fertile moisson. C'est l'*O Salutaris* des blés, c'est l'*O Salutaris* des cœurs montant de concert vers le ciel avec le *Pange lingua* de l'église du village.



VILLAGE DE SAINTE-GENEVIÈVE DE BATISCAN.

VII

MONSIEUR ARCHANGE BARIL,

(1814-1889)

> La vie n'est belle, la vie n'est douce de l'aube des fiançailles, aux tendresses du soir et à l'appareillage pour le voyage suprême, qu'autant qu'elle est forte de chrétienne vertu et féconde d'infini dévoûment.
>
> (Gabriel Aubray)

Batiscan, 26 janvier 1856.

Capitaine A. Baril,

Sainte-Geneviève,

Monsieur,

"J'ai à vous informer qu'il a plu à son Excellence le Gouverneur-Général, Sir Edmund Walker Head, de vous nommer capitaine d'une compagnie du premier bataillon de Champlain, le 10 du présent mois. En conséquence, j'ai à vous enjoindre de prendre le commandement de la compagnie du Capitaine Olivier Trudel dont vous étiez le Lieutenant.

Je suis avec estime et considération, etc.

Louis Guillet, Lieutenant-Colonel."

Celui qui, à quarante et un ans, recevait cette honorable commission, était le jeune orphelin que nous avons rencontré à la Rivière à la Lime, en 1826.

Sous l'œil vigilant d'une bonne et tendre mère, sous la tutelle de son oncle devenu son beau-père, entouré de la chaude affection de frères et de sœurs aimés, il avait grandi avec l'amour de la culture. Un courant d'instruction soufflait alors dans le pays: il en prit sa part en suivant les classes de M. Jean Labadie de Tonnancourt qui faisait l'école à Sainte-Geneviève.

Devenu vieux, M. Labadie se plaisait à visiter, au collège des Trois-Rivières, M. Hermyle Baril, alors ecclésiastique, et à lui rappeler avec orgueil qu'il avait fait la classe à son père.

A vingt-cinq ans, le 29 janvier 1839, M. Archange Baril épousait mademoiselle Eulalie St-Arnaud, fille de Laurent et de Pélagie Lafond. Jean Bertrand de St-Arnaud, premier ancêtre venu au Canada, était du diocèse d'Evreux en Normandie. Il s'attacha au sol, et ses descendants, à la septième génération, cultivent encore le champ de leurs pères. Les profondes racines font les fortes races.

Les Lafond étaient de la Saintonge. Etienne épousa à Québec, en 1645, Marie Boucher, sœur du gouverneur des Trois-Rivières. Tous deux furent enterrés à Batiscan, l'un en 1665, l'autre en 1706.

A dix arpents environ à l'ouest de l'église de Sainte-Geneviève la rivière Batiscan contourne une pointe de terre où s'élève en amphithéâtre un double coteau. Dans le pli de terrain formé par le premier plateau, se trouve la maison ancestrale des St-Arnaud. La colline avec son tapis gazonné vient mourir à la rivière. Les flots transparents forment mille courbes et semblent s'éloigner à regret de cette belle plage.

Madame Archange Baril naquit le 5 avril 1818. Elle était la quatrième enfant d'une famille qui en compta treize: cinq garçons et huit filles. C'était un cercle familial joyeux et animé. L'on devine aisément quelles aimables réunions se tenaient à la Pointe: Les St-Arnaud sont musiciens, et leur talent artistique et leur bienveillance ont beaucoup contribué à rehausser l'éclat des fêtes du culte et de celles de la paroisse.

Mademoiselle Eulalie St-Arnaud tenait de famille un beau caractère: gaie, bonne, aimable, empressée; elle apportait sous le toit conjugal ce riche tempérament bien propre à continuer la réputation de l'hospitalière demeure où elle entrait. Le mariage fut béni par M. le curé Côté. Le contrat signé par madame Pierre Rivard, mère de l'époux, M. Pierre Rivard, son beau-père, Athanase Baril, son frère, Pierre et Noël Rivard, ses cousins, Edouard et David Trudel, Augustin Massicotte, ses oncles, François Lesieur, Louis Marchand, Jean Vézina,

Joseph Prénovost et Louis L'Heureux, amis; de la part de l'épouse, M. et madame St-Arnaud, ses père et mère, Joseph, Xavier, Pélagie, Julie St-Arnaud, ses frères et sœurs, Isaïe Despins et Josephte St-Arnaud, ses oncle et tante, et Dame Madeleine Trépanier, sa grand'mère.



M. L'ABBÉ BARIL 1ER PRÊTRE DE STE-GENEVIÈVE.

A la Rivière Veillet, sous sa coiffe blanche, la bonne aïeule, madame Jean-Baptiste Baril, attendait le jeune couple. Elle vécut encore dix ans avec eux et elle put tenir dans ses bras quatre de ses arrière petits-enfants. On devine son émotion en voyant ses petits-fils qui allaient perpétuer la famille. Elle mourut en 1845, âgée de 90 ans.

Monsieur Pierre Rivard, bien qu'agile et vigoureux, sentait le poids des ans, et dès 1841, il remit la gestion de ses biens à son beau-fils, Archange Baril. Celui-ci accepta la charge, lourde s'il en fût une, d'établir trois familles. Il se trouva dès lors propriétaire d'un grand nombre de terres.

La famille Baril ne comptait plus que deux membres : Archange et Athanase. Le petit frère Edouard était mort dans sa huitième année et Eulalie n'avait vécu que deux printemps.

Athanase épousa, en 1841, mademoiselle Henriette Pronovost. Les nouveaux époux demeuraient à trois arpents de monsieur Archange Baril, les propriétés des deux frères n'étant séparées que par la Rivière Veillet. Ils restèrent toujours très étroitement unis. Monsieur Athanase Baril fut comme monsieur Archange un paroissien modèle. Père de dix enfants, il les éleva dans la crainte du Seigneur, et il eut le bonheur et la consolation de les voir tenir un rang distingué dans la société. Lui-même fut appelé à différentes reprises à des postes de confiance. Après avoir fourni une laborieuse, utile et noble carrière, il mourut le 22 janvier 1890, âgé de 71 ans.

A la maison paternelle, madame Pierre Rivard garda la direction de l'intérieur; madame Baril y apporta sa large part de travail; initiée à la science du ménage, "elle savait aussi travailler la laine et le lin". Les vêtements de sa famille seront l'ouvrage de ses mains, et ses filles apprendront d'elle les travaux de la bonne ménagère, la surveillance de la basse-cour et la direction d'une ferme. Reconnue dans tout le canton pour adroite couturière, les voisins avaient souvent recours à sa bonne volonté.

" Aux petits vêtements, couds un peu de ton âme;
Baise au cœur "tes chéris" pour qu'un jour, noble femme,
Ayant vécu pour eux, tu revives en eux."

La culture du jardin était encore une de ses occupations favorites. Aussi cet enclos avec ses lilas, ses plates-bandes fleuries, ses corbeilles de verveine, ses rosiers, ses résédas, ses dahlias, embaumait-il d'une atmosphère riante et parfumée l'heureuse demeure. Elle donnait une attention particulière

aux plantes potagères. Les arbres fruitiers: pruniers, gadelliers, cerisiers et framboisiers apportaient aussi en leur temps leur savoureuse douceur.

La bénédiction du Seigneur y était descendue. Quatorze enfants seront donnés aux heureux parents.

Inclinons-nous. C'est dans ce milieu patriarcal, dans cette famille où règnent la piété, l'union, le travail et la charité, que Dieu s'est choisi le premier prêtre de la paroisse de Ste-Geneviève. Il fut baptisé le jour de sa naissance, 9 octobre 1847, sous le nom de Marie-Sophone-Hermyle par son parrain, le Rév. M. Côté.

Il eut pour marraine, mademoiselle Félicité Decoigne.

" Bienheureuses les mères à qui Notre-Seigneur prend un fils pour faire de lui son prêtre, son ami intime, son cher serviteur ! C'est le salut et c'est le bonheur, non-seulement de l'élu de Dieu, mais de toute sa famille, et avant tout de sa mère". [1]

Trois familles: les enfants de M. Pierre Rivard et de Judith Baril, ceux issus du second mariage avec Marie Trudel et les enfants de M. Archange Baril grandissaient sous le même toit et vivaient dans la plus douce fraternité, dans la plus parfaite harmonie des esprits et des cœurs. Cette union, source des pures joies du foyer, se maintient parmi les descendants, et c'est beau de voir comme ils restent solides ces liens de parenté!

Nous aimons à rappeler ici qu'il y avait une intimité toute particulière entre M. Archange Baril et M. Jean Cloutier, de St-Prosper. Leur amitié reposait sur d'étroites alliances de famille. M. Cloutier avait épousé en premières noces Mademoiselle Emilie Trudel, cousine de M. Baril, et en secondes, Mademoiselle Olive Rivard. De nombreuses relations d'affaires dans le commerce ordinaire de la vie les rapprochaient davantage. Notons en passant cette particularité qui rappelle les usages d'autrefois. On n'avait pas encore de chemin de fer sur la rive nord du fleuve St-Laurent, et Québec offrait le marché le plus avantageux pour la vente des produits.

C'est très souvent ensemble que durant l'hiver, les deux amis

---

[1] Mgr de Ségur.



MAISON PATERNELLE.

faisaient le voyage. Ils partaient au commencement de la semaine et ne revenaient qu'à la fin. Grande alors était la joie des enfants, car au bonheur de revoir les papas s'ajoutait celui de recevoir des souvenirs succulents de voyage.....

Les parents étaient unis, les enfants l'étaient aussi. Monseigneur l'Evêque des Trois-Rivières et son Grand Vicaire ont grandi dans cette douce intimité qui rend tout commun: études, plaisirs et jeux.

Très bon, d'âme très haute, M. Baril se voyait aimé, respecté, estimé de tous ses co-paroissiens, qui lui en donnèrent des preuves en maintes circonstances. C'est ainsi qu'il occupa tour à tour les diverses charges municipales et autres qui se rapportent à l'administration d'une paroisse.

Tous les ans, la compagnie du premier bataillon de Champlain venait saluer son Capitaine et planter devant sa maison le mai traditionnel. Le bon esprit de M. Baril, son grand respect pour la justice et pour la vérité le faisaient choisir pour arbitre non seulement dans sa paroisse natale, mais aussi dans les paroisses avoisinantes. Un jour, dans une assemblée publique où il y avait divergence d'opinions, au sujet des affaires de l'église, on appelle M. Baril et on le prie de dire sa manière de voir. Alors on entend une voix crier bien haut: "Laissez-le parler celui-là, il dira la vérité."

Quoique ferme dans ses convictions, il était si respectueux de celles des autres et si modéré dans ses expressions qu'il n'eût jamais d'ennemis. " Oh ! qu'il est doux, a dit Jasmin, d'être aimé où nous vivons !"

A ces vertus sociales s'ajoutaient les devoirs bien compris de la paternité courageuse. Voyant venir les enfants, il songea à embellir le nid familial, et il leur construisit un logis blanc, très simple, asile charmant, plein de lumière, à quelques pas de l'ancienne demeure qui fut démolie. C'est là qu'il reçut avec son bon sourire, avec cette aménité, cette politesse léguée par ses aïeux, pendant de longues années, de nombreux visiteurs. A sa table, l'ami était toujours attendu. En hiver, c'étaient les réunions de famille; au printemps, toute la jeunesse allait manger du sucre chez M. Archange Baril. La su-

crerie de la montagne était si grande et si belle et le propriétaire si accueillant!

Les noces rappelaient celles de Bretagne. On y vit jusqu'à quarante voitures et deux cents convives. En été, c'était encore là,—car la route s'y bifurque,—que se terminaient les tours de voiture, et jamais on ne passait outre sans saluer les hôtes de céans. Eux offraient un succulent goûter: les fruits du jardin, la bonne crême, le sucre du pays.

Maintenant, présenterons-nous ce beau type de brave cultivateur ensemençant sa terre, réparant les bâtiments, engrangeant la moisson dernière, ou, à la veillée laborieuse, travaillant pendant que les enfants avaient le livre de leçons ou le cahier de devoirs et que la mère enfilait de longues aiguillées ? Voyons-le plutôt aux offices du dimanche, pieux, recueilli, les yeux rivés sur le tabernacle, édifiant tous les assistants par son profond recueillement et son esprit de prière, Même sur semaine, bien qu'il demeurât à trois quarts de lieue de l'église, s'il y avait une grand'messe, un service, il s'y rendait à pied. A son retour, il reprenait ses habits de travail et se mettait à l'ouvrage, 'travail trois fois béni par les sacrifices du chrétien et l'immolation de la grande Victime du Calvaire. Aussi Dieu lui épargna-t-il la seule croix qu'il rédoutât: voir ses enfants le quitter pour s'établir au loin.

Sur quatorze, trois seulement étaient partis pour le ciel en bas âge. Les autres grandissaient auprès du père et de la mère, "ne formant tous qu'un cœur et qu'une âme." Puis successivement, ils quittèrent le toit paternel pour fonder eux aussi de nouvelles familles, et y revenir aux jours de fête avec plus de jeunesse et plus de vie.

Sept d'entre eux étaient mariés et établis. Odile avait épousé Louis-Désiré Mayrand et demeurait à Sainte-Anne de la Pérade; Dolphis était marié à Joséphine Nobert; Eléonore à Côme Trudel; François-Xavier, établi à St-Tite, à Dina Jacob; Amédée avait épousé Mélandé Nobert; Séphora, Ferdinand Nobert et Jeanne, William Frigon. Hermyle, le sixième enfant, était ministre du Seigneur et le jour où le premier prêtre de Sainte-Geneviève chanta sa première messe dans l'église du

blis sur des terres. Les cinq filles avaient épousé des cultivateurs, et de nombreux petits-enfants entouraient ses vieux ans de filiale tendresse. Leur joyeux entrain le consolait de vieillir et confiant il dit: "Seigneur, j'attends votre appel." Il se prépara à la mort avec calme, en attendant les années éternelles. Ses forces diminuaient, mais il conserva une grande paix et une grande douceur qui se réflétaient sur sa figure. Un an avant sa mort, il fit au curé une confession générale de toute sa vie.

Dans l'été de 1889, la consomption des vieillards avait atteint chez le digne septuagénaire la dernière période. Le 25 août, il eut une défaillance qui alarma la famille. Tous les parents furent appelés en grande hâte. M. le curé Noiseux donna au vénéré malade l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique. Après cet acte de piété accompli avec la ferveur la plus chrétienne, M. l'abbé Baril pria son père de bénir tous ses enfants réunis en ce moment autour de lui. Avec une gravité, une tendresse, une bonté profondes, il leur donna sa paternelle bénédiction, ajoutant: "Chers enfants, c'est une consolation pour moi de vous voir tous ici. Adieu, je vous reverrai au ciel où je prierai pour vous."

Cette scène attendrissante fut suivie d'un mieux momentané; mais le cher malade conserva la pensée de sa fin prochaine, il priait. Ses enfants se succédaient auprès de lui. M. l'abbé surtout quittait à peine son bon père, l'enveloppant de ses prières et de ses bénédictions. Sa présence faisait beaucoup de bien à son vertueux père. Elle lui apportait un grand soulagement soit dans les peines du corps, soit dans celles de l'âme. Qu'il était beau voir cet ange gardien consolateur assister son père mourant dans son passage du temps à l'éternité ! Le 27 août, à l'heure de l'Angelus du midi, la famille était à prendre le dîner, seule Madame Tourigny était restée auprès de son père avec sa petite Anne-Marie alors âgée de dix-huit mois. M. Baril demanda que l'enfant fût déposée sur son lit bien près de lui, et la petite le caressa, lui passant ses menottes sur la figure..... "Chère petite, elle ne se rappellera pas son grand-père," dit le vénéré malade, puis il s'affaissa. Madame Tourigny appela au secours. Tous accoururent. M. l'abbé lut les

prières des agonisants. Rendu à ces paroles: Partez de ce monde, âme chrétienne, il hésita quelque peu, ne croyant pas encore son bon père arrivé à ce terme; mais un dernier regard jeté sur le malade l'engagea à continuer. A peine eut-il prononcé ces mots, que le mourant, comme s'il eût attendu cet ordre, expira doucement.

Lorsque M. Baril fut exposé sur son lit mortuaire, les paroissiens voulurent voir encore une fois celui qu'ils tenaient en si grande estime. Ses funérailles furent une ovation. La fanfare précédait le corps et jetait aux échos des vallons et des côteaux ses notes lugubres; la milice rencontra son Capitaine à mi-chemin et lui rendit les honneurs militaires. Son fils monta à l'autel et offrit la Victime du Calvaire pour le repos de l'âme de son père.

" La mort même au vallon natal doit être douce
Devant les blés mouvants et les bois reverdis;
Mourir, c'et seulement s'en aller sans secousse,
Laissant ses champs prospères et ses enfants grandis.
En se disant: "J'ai fait ma tâche tout entière,
J'ai pris toute ma part de joie et de douleur;
C'est un coin bien étroit qu'un coin au cimetière,
Mais on doit bien dormir sous les ronces en fleur."

L'ARBRE DES GÉNÉRATIONS.

Hommage au Premier Prêtre de Sainte-Geneviève.

La noble et vaillante lignée
Qui dans les travaux du terroir
S'est à tout jamais obstinée,
Ne peut s'éteindre, ni déchoir.
Les premiers sont morts à la peine ;
Mais ils n'ont point fait œuvre vaine.
Les ancêtres ont disparu ;
Les fils en nombre ont pris la place,
Et l'antique honneur de la race
Dans les âges n'a pas décru.
La légende de la famille
Est écrite sur les côteaux,
Et la gloire des enfants brille
Dans la gloire des renouveaux.
La forêt séculaire évoque
Les pionniers de l'autre époque,
Et l'or ensoleillé des grains
Que l'été fécond multiplie,
De guérets en guérets publie
Le labeur des contemporains.
Dans les vallons ou Geneviève
Répand ses bénédictions,
De saisons en saisons s'élève
L'arbre des générations.
Tel l'olivier de l'Ecriture,
Que le Maître de la nature
Place sur le bord d'un ruisseau :
Des grands rameaux chargés d'année,
Les fleurs ne sont jamais fanées

Et le feuillage est toujours beau.
La glèbe rude est toujours bonne
Et la dîme du moissonneur,
Le surplus que la gerbe donne
Fait plaisir encore au Seigneur.
Ainsi les foyers et les terres
Du même maître tributaires,
Ont toujours offert au vrai Dieu
Ayant l'espoir qu'il les agrée,
Les plus beaux épis de l'airée,
Et les plus purs lis du saint lieu.
Un jour, un esprit de lumière
Vint toucher de son blanc manteau
Le petit enfant qu'une mère
Berçait dans son humble berceau.
Ici, comme au foyer champêtre
Près du trône ou siège le prêtre,
A côté du Roi des parvis,
L'ange du pieux Isidore,
L'ange des moissons semble encore
Apparaître à nos yeux ravis.
Aux pieds du prince qu'environne
Un chœur de vierges et d'enfants,
L'ange dépose une couronne
Faite des prémices des champs.
Le ciel exalte les mérites
De ces humbles maisons bénites
Où l'Eglise choisit les siens.
Honneur au brillant dignitaire
Qui, dans l'ombre d'un monastère,
Illustre le nom des anciens !

Nérée Beauchemin.

VIII

BRANCHES COLLATERALES DE LA FAMILLE BARIL.

> Qui donc rôde sous nos fenêtres
> Et pleure ces tristes chansons ?
> Ce sont les âmes des ancêtres
> Qui cherchent leurs vieilles maisons.
> BOTREL.

Il est dans les contrées tropicales un arbre qui, lorsqu'il est parvenu à sa hauteur, incline gracieusement sa cime vers le sol et y implante ses flexibles rameaux. Ils y prennent racine et forment la tige d'un autre arbre. Parvenu à la hauteur de son aîné, ce dernier s'abaisse à son tour vers la terre, et si la main de l'homme ne s'interpose, on verra une forêt entière sortir du premier rejeton.

N'en est-il pas ainsi de nos familles canadiennes?

A la souche, un patriarche. Quand les rameaux étendent au loin leurs branches, le vieillard s'incline vers la terre; mais les fils ont pris possession du sol, et d'année en année s'élève une souche nouvelle.

Telle la famille Baril. Quand les restes mortels de l'ancêtre Jean furent déposés au cimetière de Batiscan, sa veuve, Catherine Dessureaux, traversa le fleuve et termina ses jours dans l'hospitalière demeure de son fils Alexis, à Saint-Pierre-les-Becquets.

Louis Baril, frère du précédent, était aussi établi en cet endroit. Nous allons le suivre dans sa descendance. Possesseur de deux lots de terre de quatre arpents sur quarante, du côté sud-ouest, à l'ombre du saint lieu, il utilisait les eaux d'un ruisseau qui avoisinait l'église pour alimenter un moulin. En 1874, les ruines en étaient encore visibles.

Le meunier habitait une solide maison en pierre, propriété, en 1904, de Madame Delphine Baril, veuve de M. Ernest Lafleur.

Antoine, fils de Louis, second du nom, épousa Elisabeth, sœur

de Julien Dubuque, fondateur de la ville du même nom, dans l'Iowa, E.-U. Un des enfants d'Antoine Baril, Pierre, unit son sort, en 1805, à Angélique Vézina, cousine de l'avocat Vézina des Trois-Rivières. Un petit-fils d'Antoine, répondant aussi au nom de Pierre, se maria, en 1836, avec Olive Tousignant dont la mère, Charlotte Demers, était la nièce du Rév. Père Louis Demers, récollet, dernier prêtre de son ordre en Canada. Il fut curé de Saint-Jean-Deschaillons et desservant de Saint-Pierre-les-Becquets de 1767 à 1789, époque où il fut nommé supérieur du couvent de Montréal. Le souvenir de ce Père est encore vivace dans les paroisses qu'il a desservies. "Il partait, dit la Chronique, le lundi matin, avec sa brique de lard et son pain noir dans un sac, et allait travailler au moulin. Les paroissiens requéraient-ils l'assistance du curé, c'était à ce poste qu'ils se rendaient. Le Père ne revenait à la maison presbytérale que le samedi."

Le Père Louis Demers mourut à l'Hôpital-Général de Montréal en 1813, âgé de 81 ans.

La nièce du Père Demers, Madame Pierre Baril, était cousine de Mgr Demers, évêque de l'Orégon, et de M. le grand vicaire Demers, de Québec, dont le nom est synonyme de dévouement sacerdotal, de science et de vertu. On le vénère encore comme le type achevé du prêtre modèle.

Les mêmes liens de parenté l'unissaient à Madame Michel Mailhiot, dont la fille, Adèle, sous le nom de Mère Sainte-Jeanne de Chantal, fut, pendant douze ans, supérieure du Monastère des Ursulines des Trois-Rivières, et le petit-fils, Gédéon, juge de la Cour supérieure.

Du mariage de Pierre Baril et d'Olive Tousignant naquit François-Edouard, chapelain actuel des Sœurs de l'Assomption de Nicolet. ([1])

Louis Baril, qui avait une si belle propriété près de l'église, avait aussi acquis une terre située dans le bas de la paroisse.

---

[1] MM. les abbés Edouard et Anselme Baril voudront bien agréer nos sincères remerciements pour les notes si obligeamment données sur leur famille.

Il en fit don à son fils, Michel, ancêtre du Rév. Eugène Barry, curé d'East Douglas, Mass., du Dr Noël Barry, né à Sainte-Anne de la Pérade, aujourd'hui de Montréal, et de l'aïeul maternel de M. l'abbé Lelaidier, dont les parents jouissent encore du bien ancestral. M. Félix Baril, marchand à Warwick, et M. Joseph Baril, de Stanfold, ont aussi Louis Baril pour ancêtre commun.

Une branche collatérale, remontant probablement à Alexis Baril, fils de Jean et de Catherine Dessureaux, émigra à Berthier, au lac Chicot. On en retrouve de bonne heure des descendants dans toutes les paroisses environnantes. Ainsi le 25 février 1743 François-Joseph Baril épouse, à l'île du Pads, Marie-Françoise Cottenoire et devient le trisaïeul du Rév. Anselme Baril, natif de St-Cuthbert, et aujourd'hui curé de St-Remi, dans le diocèse de Montréal.

Dans la même paroisse de St-Cuthbert, nous trouvons, au 22 février 1790, le baptême de François-Germain, fils de François Rivard dit Loranger, et de Geneviève Baril. Ce François-Germain Loranger est devenu plus tard curé de Champlain, puis vicaire général de Mgr Cooke, et chapelain des Ursulines des Trois-Rivières, où il est décédé en novembre 1857.

Avant de terminer ces pages écrites en prêtant l'oreille au chant des ancêtres "à la recherche de leurs vieilles maisons", il nous faut bien avouer qu'elles ne sont que de rares jalons, posés çà et là dans le champ d'une famille devenue tribu.

U. T. R.

FIN.

